

## K.

L'orage s'était éloigné. On l'entendait encore gronder au loin et la nuit était lourde de lui. La pluie venait juste de cesser, elle n'avait apporté aucune fraîcheur. L'air poissait d'humidité et rendait la chaleur suffocante.

Mal réveillé, K. descendait l'escalier en tâtonnant. Dix étages, l'un après l'autre, palier après palier, dans l'obscurité la plus totale. Tout comme l'ascenseur, la minuterie était en panne et les blocs de sécurité avaient été brisés. Il se demandait avec angoisse dans quel état il allait retrouver sa voiture. Aurait-elle toujours ses quatre pneus et un moteur entier ? Allah merci, elle était trop vétuste pour être volée.

Il en avait assez de ces jeunes branleurs qui passaient leurs journées à fainéanter et leurs nuits à casser. Tout le monde souffrait de leur inconséquence et plus encore ceux qui vivaient au même endroit qu'eux. Il était favorable à un ordre musclé, s'appuyant sur une loi divine qui lui donnerait une légitimité indiscutable. Il rêvait de la charia qui fouettait ceux qui la transgressaient, coupait la main des voleurs et tranchait la tête des assassins. Il eût été français qu'il aurait été partisan du Menhir<sup>1</sup>, mais ses origines musulmanes l'inclinaient à d'autres extrêmes.

Il traversa le parking mal éclairé, repéra le break Peugeot et soupira : il était dans le même état que la veille au soir. Rassérénié, il allongea le pas, pensant à la journée qui l'attendait, au chantier, à la chaleur.

Soudain, une silhouette se dressa devant lui.

– Bonjour, Frère.

---

<sup>1</sup> Surnom donné par le Canard enchaîné au chef à vie du Front national

– *Aleykoum salam*, murmura K., surpris.

– Viens avec moi. Frère Ali souhaite te parler.

Il monta sans méfiance à l'arrière d'une fourgonnette Mercedes. Ali y était installé, assis en tailleur sur un tapis. C'était un imposant barbu à calotte blanche, au regard perçant bien qu'il ne fût point Iranien. Il salua K. d'une brève inclinaison du buste, la main sur le cœur.

– As-tu pu remettre les plans en place ? demanda-t-il de sa voix douce.

– Parfaitement, frère, assura K. Le chef ne s'est rendu compte de rien.

Ali frappa deux coups sur la cloison avant. Aussitôt, la camionnette démarra.

– Que faites-vous ? s'exclama K. Je dois aller travailler !

Ali lui sourit avec bonté.

– Là où je t'emmène, frère, tu n'auras plus besoin de travailler et tu connaîtras enfin la félicité des serviteurs d'Allah !

\*

– Commissaire ?

– Merde, à la fin ! J'avais pourtant demandé qu'on ne me dérange pas !

Le commissaire Dubouque était de fort méchante humeur. Les statistiques de son secteur étaient calamiteuses et le divisionnaire, lui-même sous la pression du préfet, venait de lui passer un savon terrible.

– C'est le type de « Coffrage », vous savez, le copain de monsieur Lesieur-Supérieur.

Dubouque soupira. Lesieur-Supérieur était un ponte de la préfecture. Ces huiles le fatiguaient, car il avait un taux de cholestérol élevé. Mais il ne pouvait pas se permettre de les

envoyer paître, surtout avec des stats aussi mauvaises.

– C'est bon, passez-moi cet emmerdeur.

Il y eut la musiquette débile de l'intercom, puis la voix caillouteuse du bétonneur éclata dans le combiné.

– Lafarge à l'appareil. Bonjour, commissaire. La forme ? Dites, avez-vous des nouvelles de mon contremaître ?

Dubouque ricana intérieurement. S'appeler Lafarge quand on bossait dans le bâtiment, c'était du vice ou de la prédestination.

– Aucune, malheureusement. Votre homme semble s'être volatilisé. L'enquête de voisinage n'a rien donné, aucune trace aux frontières, négatif chez les compagnies aériennes et de navigation... Je songe à classer le dossier, faute d'éléments concrets.

– Dramatique pour la famille, murmura Lafarge. Imaginez, il laisse une femme sans emploi et quatre enfants.

« Que veux-tu que ça me fasse, grand flambard ? » pensa Dubouque. « La police n'est pas un service social. Avec tout le fric qu'elle gagne, ta boîte n'a qu'à lui verser une pension à vie, à cette fatma... »

– En tout cas, merci pour vos efforts, reprit le bétonneur. J'espère qu'il finira par réapparaître... Vous savez que ce chantier est maudit ? Ce matin en arrivant, j'ai trouvé le veilleur raide mort. Une crise cardiaque, semble-t-il.

– Bah ! bailla le commissaire qui s'était de nouveau immergé dans ses chiffres. Je suis certain que malgré ces fâcheux événements, vous nous réussirez un beau palais des congrès. Lyon en a bien besoin.

## La mission M.

L'Ours a repris le collier<sup>2</sup> malgré l'avis négatif des médecins. Il est encore physiquement diminué — d'ailleurs il ne reste au bureau « que » huit heures par jour au lieu des douze ou quinze heures d'avant — mais sa mécanique intellectuelle est indemne.

– Bonjour, Luc.

Il me serre la main avec chaleur.

– Asseyez-vous. J'ai quelques informations pour vous et une mission à vous confier. Mais d'abord, que devient Annie ?

Je hausse les épaules.

– Je ne cherche pas à le savoir. Je n'ai pas eu de nouvelles d'elle depuis qu'elle est partie à Lyon.

Campezac hoche la tête avec commisération.

– J'en ai, moi. On m'a dit qu'elle faisait du très bon boulot.

Pourquoi ce vieux jeton fait-il remonter mon amertume à la surface ? À notre retour de Corse, Annie, très secouée par ce qu'elle avait vécu, m'avait mis le marché en main. Soit, nous quittions la BAT pour une affectation plus tranquille, soit elle me quittait.

J'ai hésité, trop pour elle. Alors elle s'est barrée. Elle a obtenu sa mutation au SRPJ de Lyon et je ne l'ai plus revue.

– Je me suis occupé de vous, poursuit l'Ours. Je vous ai inscrit au concours interne de commissaire. Signez-moi les quelques documents que contient cette chemise, de façon à régulariser votre dossier.

---

<sup>2</sup> Entre l'arbre et les Corses, AUTOÉDITION JM.

Maussade, j'attrape la liasse de paperasses et j'entreprends d'y apposer ma griffe d'un stylo nerveux.

– Si vous voulez que je sois reçu à ce fichu concours, va falloir me donner du temps pour réviser.

Il sourit.

– Ne vous inquiétez pas pour ça. Je peux d'ores et déjà vous affirmer que vous serez admis à un rang très flatteur. Je vais déjà devoir me priver de vous pendant un an, pas question d'en rajouter.

– Tant que vous y êtes, vous auriez pu m'introniser sans me faire passer par la case-école.

– N'exagérez pas ! Certes, le contrôleur général Fojeton est un excellent ami, cependant il y a quelques formes à respecter.

Il pousse un nouveau dossier vers moi. Peu épais, il ne comporte que quelques feuillets et des photos. Une étiquette sur la chemise ne porte que la lettre M en gros caractère. Les clichés représentent tous une femme d'une quarantaine d'années, brune, l'œil sombre, le nez légèrement busqué, les lèvres pulpeuses et rouges.

– Vous allez me la surveiller jour et nuit, précise l'Ours tandis que je consulte la bio plus que succincte. Je veux tout connaître de ses activités dans les moindres détails. Vous avez carte blanche et voici une Carte bleue internationale qui vous permettra de couvrir vos débours. Attention, le code est scotché derrière. Pas de note de frais pour cette mission, qui doit rester confidentielle. Restreignez votre groupe à vos trois équipiers historiques, Stacchi, M'Zizi et Driou. Vous ne rendrez compte qu'à moi, selon les modalités figurant dans ce dossier.

Il se lève et contourne son bureau, me tend la main droite

et pose la gauche sur mon épaule.

– Bonne chasse, Luc. Soyez vigilant. Malgré ses beaux yeux, le gibier est *très* dangereux et vous risquez de ne pas être le seul à vous y intéresser.

## M.

M. achève de dîner en compagnie d'un diplomate jordanien. L'endroit, une des grandes adresses parisiennes, est archi classe. Les tables sont espacées, les conversations feutrées, le décor *tendance* (ce qui ne veut rien dire, j'en conviens, mais évite une description dont tout le monde se tape.) Les serveurs s'affairent silencieusement, souples, rapides, attentifs à tout. Je n'aime pas ces lieux réservés aux élites. Ils sont autant d'îlots où les puissants se retrouvent entre eux dans une consanguinité obscène, à l'abri des réalités extérieures.

La carte propose des plats aux noms prétentieux, aux prix démesurés, que l'on vous apporte avec componction, dans de grandes assiettes et en très petite quantité, probablement pour mieux en souligner l'ineestimable rareté. Car ce qui est rare est cher, n'est-ce pas ?

– Ça n'a pas l'air d'aller, mon p'tit Luc. C'est le lieu ? Qu'est-ce qui t'a pris de m'emmener dans un endroit aussi chics ?

Je lève un regard torve sur mon vis-à-vis, plongeant mes yeux dans les siens, bleu très pâle. Alba est une copine de longtemps que je revois de loin en loin. Parfois en version ami et très souvent en mode digue du cul. À l'instant, je ne sais pas comment la soirée va se terminer. Je suis en convalescence, côté sentiments. Fragile du cœur, toujours plein d'Annie et pas certain de parvenir à m'en vidanger un jour. Mais le temps est un grand maître, comme l'affirment les cons.

Alba n'est pas plus assortie aux lieux que moi, avec ses bottes hautes, sa robe à volants froufrouants, son bustier à

lacets qui expose la moitié de sa poitrine comme un joyau dans la vitrine d'un bijoutier. Je passe sur ses ongles interminables, rouge sang, sur son maquillage de combat et sur sa chevelure brune et choucroutante qui dévale en boucles serrées jusqu'à ses épaules dénudées.

Une drôle de fille, l'Alba. Artiste de profession, vivant de ses peintures, lithos et autres aquarelles, dessinant des intérieurs déjantés qu'elle vend — cher — à des bobos en mal d'originalité. Nomade du sexe, prenant et jetant avec une même ardeur hommes ou femmes selon son humeur et conservant quelques points de chute (je suis l'un d'entre eux), pour ses soirs de spleen.

Je ne l'avais plus approchée depuis le début de mon idylle avec Annie et elle avait respecté cette mise à l'écart. Mais ayant appris je ne sais trop comment ma liberté retrouvée (mais suis-je vraiment libre alors que l'image d'Annie hante mon cerveau une grande partie de mes jours et de mes nuits ?) elle m'a appelé et je l'ai invitée à partager ma solitude.

Elle pose sa main sur la mienne.

— T'as toujours été un sentimental, Luc ; c'est ce qui me plaît chez toi.

Je souris vague et laisse errer mon regard jusqu'à M. Je me demande encore pourquoi l'Ours nous a chargés de cette surveillance. Une semaine que nous courons derrière cette pouffe qui ne pense qu'à claquer des ronds et à se faire sauter.

Les yeux bleus d'Alba foncent.

— Dis donc, Toto. Du spleen, je tolère. Mais que tu relikes une brune ténébreuse en ma présence, faut pas charrier ! J'estime avoir un droit de priorité sur ta guérison, si tu



vois ce que je veux dire ?

Je rigole.

– Ne fais pas ta jalouse, ma belle. Ça ne te va pas du tout !

Je gobe sa main sur la table et la porte à mes lèvres. Du coup, elle enroule ses jambes autour des miennes.

– Tu as changé de parfum, constaté-je.

– Tu aimes ? roucoule-t-elle.

– Terriblement aphrodisiaque ! assuré-je.

Le loufiat brise ce moment capiteux en venant recharger nos verres.

Quelques instants plus tard, M. et le diplomate se lèvent. Dîner écourté. Pressés de bien faire ou désaccord profond ? La seconde hypothèse me paraît la bonne. M. part à grands pas tandis que le Jordanien va régler l'addition.

– Ouh là ! ricane Alba. De l'eau dans le gaz ! Ça pourrait arranger tes affaires, non ?

Discrètement, j'appuie sur un contacteur de mon portable, trois fois, de façon à avertir Stac de la sortie de notre gibier. À lui de prendre le relais. Maintenant, sauf mauvaise surprise, j'ai campo jusqu'à demain midi.

Je souris à Alba, soulagé. Ce boulot de surveillance me casse les bonbons.

– J'ai plus faim, décrété-je. Si on allait finir la soirée ailleurs ?

Alba me regarde en coin, un brin méfiante.

– Toi, tu ne me dis pas tout. Enfoiré de flic comme je te connais, ne serais-tu pas en train de joindre l'utile à l'agréable ?

– Mais ma chère, tu m'es à la fois très utile et terriblement agréable !

– Eh bien ! Allons chez moi vérifier si mon parfum est aussi aphrodisiaque que tu le prétends.

Nous sortons en même temps que le diplomate jordanien. Il fulmine, cet homme. Pas l'habitude d'être traité ainsi par les femmes, certainement. Dans sa rage, il bouscule Alba et, sans s'excuser, poursuit son chemin à grandes enjambées.

Je vais pour lui dire deux mots, lorsque mon œil de faucon capte une voiture dont la fenêtre arrière s'abaisse. Le temps d'apercevoir le canon d'un flingue, je propulse Alba en arrière. Deux coups de feu claquent, puis la bagnole décroche dans un hurlement de pneus.

J'abandonne Alba pour me précipiter sur le diplomate qui gît face contre terre. Une mare de raisiné s'élargit à grande vitesse autour de lui. Un doigt sur sa jugulaire me conforte dans ma première impression. Exit. Je le palpe en express, raflant le contenu de ses poches.

Pendant ce temps, Alba appelle Police Secours. Bien, cette mignonne, du sang-froid. Moi aussi, j'ai un coup de fil à donner.

– Castillon. Le Jordanien vient de se faire descendre. Il est mort. Je l'ai fouillé et j'ai mis la main sur une enveloppe avec des documents rédigés en arabe.

– J'envoie quelqu'un récupérer les papiers, grommelle l'Ours.

– Soyez sympa, monsieur. Intervenez pour qu'on ne m'emmerde pas, j'avais prévu une soirée de détente, je préférerais ne pas la passer dans un commissariat à témoigner !

– Je fais le nécessaire. Reposez-vous, je vous appelle demain matin pour décider de la suite.

\*

La nuit a été rude. Alba était déchaînée, jamais à court

d'initiative, l'imagination débordante. Une experte, un véritable feu d'artefesse. Le petit matin me trouve essoré, laminé et un peu amer, pas fier, et plutôt honteux, ce qui fait beaucoup pour un seul homme. Mais quoi, je ne vais pas entrer à la Trappe parce qu'une gonzesse m'a largué et que son souvenir m'obsède ? Le foutre me prend. La ravageuse dort toujours, splendide d'abandon et de nudité. Cette vision me donne une forte envie d'oublier. Sans l'éveiller, je la pénètre délicatement, avec suavité. Au troisième coup de reins, elle ouvre les yeux. Au dixième, elle roucoule. Au cinquantième, elle feule. Après, je ne compte plus et j'y vais à grands coups de buttoirs, de plus en plus fort. Sa tête roule de droite à gauche, ma bouche recouvre la sienne, nos langues se mêlent, son corps frémit, tremble, se tend vers le mien, et m'entraîne dans un tourbillon de plaisir.

– Satyre, soupire-t-elle lorsqu'elle a repris son souffle et ses esprits.

Elle caresse un moment, doucement, ma nuque. Puis elle se rendort. Je file à la salle de bain, une douche s'impose.

L'Ours m'appelle tandis que je me rase.

– Je ne vous réveille pas ? s'enquiert-il d'une voix neutre. Sinon, pardonnez-moi, mais il y a urgence. M. part à Istanbul cet après-midi. Vos trois équipiers seront à Orly sud pour 15 heures. Rejoignez-les là-bas. Vous prenez le vol Turkish qui arrive avant l'Air France, sur lequel voyagera M. Un homme vous attendra à l'aéroport. Signe de reconnaissance : un panneau « Poulets de Loué. » Il vous procurera le matériel nécessaire et vous servira de guide.

– « Poulets de Loué », ricané-je. J'apprécie votre sens de l'humour ! Mais que diable allons-nous faire là-bas ?

– Continuez la surveillance de cette femme. Ne cherchez

pas à vous cacher, photographiez ses contacts, enregistrez ses conversations. Vous me ferez parvenir votre récolte tous les jours par l'intermédiaire de notre agent local. Ah ! Un détail... Vous pourriez vous heurter aux Américains. Bon voyage, Luc.

\*

Nous atterrissons à l'aéroport Kemal Atatürk (et non pas Tataturc Kifemal comme le prononce Stac) à la nuit tombée. L'avion, pour une raison indéterminée, stationne à l'écart de l'aérogare, encadré par deux automitrailleuses. L'air froid et humide s'engouffre dans la carlingue à l'ouverture des portes. Il sent la suie. Après avoir emprunté les marches de la passerelle, nous embarquons dans un bus articulé. Dans la zone de transit, un policier malgracieux tamponne nos passeports d'un geste épuisé. Un douanier zélé s'attaque à la valise de Mister Stac. Dégoûté par les calcifs usés, il rabat (Maroc) le couvercle et évacue le problème d'un mouvement de bras.

Le correspondant de l'Ours nous accueille dans le hall, avec son panneau « Poulets de Loué » brandi à bout de bras. Nos bagages sont emportés par un sbire silencieux. Il nous reste à attendre l'arrivée de M., prévue dans moins d'une heure.

– Elle descend au *Swiss Hôtel*, précise notre mentor. Je vous y ai retenu quatre chambres. J'ai positionné une voiture de location sur le parking de l'établissement, en voici les papiers et les clés, ainsi qu'une carte d'Istanbul pour le cas où vous auriez à vous déplacer sans moi. Allez changer de l'argent. Je vous conseille de garder des euros et de prendre autant de dollars que de livres. Pour les livres, faites attention, les changeurs ont tendance à oublier des zéros.